

**UNE LOGE MAÇONNIQUE
DIRIGE LE VATICAN**

Johan Livernette

**UNE LOGE MAÇONNIQUE
DIRIGE LE VATICAN**

Du même auteur :

Round affectif, Presses du Midi, 2007.

Le dissident révolté, Presses du Midi, 2009.

Deux cris dans la nuit, autoédition, 2011.

Synthèse du mouvement révolutionnaire mondial, autoédition, 2012.

Le complot contre Dieu, autoédition, 2014.

La franc-maçonnerie, 300 ans d'imposture, autoédition, 2017.

© Johan Livernette, septembre 2018

Mise en page réalisée par
Éditions Saint-Rémi
BP 80 – 33410 CADILLAC
www.saint-remi.fr

ISBN : 9782816204292

Introduction

Une loge maçonnique dirige le Vatican est le titre d'un article que j'avais publié sur mon site Internet¹ le 10 décembre 2013. Ce fut également un sous-chapitre de mon livre *Le complot contre Dieu*.² Après sa relecture et compte tenu de la gravité du problème, ce sujet si essentiel méritait d'être développé et traité plus en profondeur. D'autant que les éléments à charge, documents, déclarations, aveux et autres témoignages abondent lorsqu'il s'agit de démontrer cette affirmation.

À l'heure où Jorge Mario Bergoglio ne cesse de faire honte et de ridiculiser ce qu'il est censé représenter, la crise dans l'Église est un sujet ô combien important qui mérite une synthèse conséquente, une analyse détaillée des faits qui se sont produits en l'espace de soixante ans.

Étudier en détails cette crise dans l'Église romaine amène à se poser d'épineuses questions qui seront toutes abordées dans le présent ouvrage. L'actuel chef du Vatican est-il le vicaire de Jésus-Christ ? Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul 1er, Jean-Paul II, Benoît XVI et François doivent-ils être considérés comme papes ?

L'Église romaine est-elle toujours catholique ? Enseigne-t-elle encore la doctrine catholique ? La religion de toujours, celle des

¹ <https://johanlivernette.wordpress.com>

² Publié en décembre 2014.

pères de l'Église, ou une nouvelle religion ?

Le Vatican est-il sous contrôle d'une ou de plusieurs loges maçonniques ? C'est ici une question de nuance. Le prêtre irlandais Malachi Martin apportera un élément de réponse à cette interrogation.

Cette étude s'effectuera sur trois principaux axes : le concile Vatican II, l'infiltration maçonnique dans l'Église officielle et les différents chefs de l'Église romaine depuis la mort de Pie XII.

Nous allons, dans un premier temps, nous efforcer de voir comme la secte maçonnique s'y est prise pour arriver à ses fins, quels acteurs majeurs ont participé activement à ce mouvement de subversion et vers quel abîme cette révolution conciliaire pousse les fidèles désemparés de l'Église catholique.

Il sera essentiel de constater les actes et propos de ces imposteurs au service de la contre-Église. Des félons ayant agi en franc-maçon et qui appartiennent certainement à cette maçonnerie ecclésiastique.

Nous verrons enfin quelle conclusion légitime l'on doit tirer de cette grave crise qui sévit au Vatican. De la révolution conciliaire au blasphémateur Bergoglio en passant par l'humanisme de Montini, l'assassinat de Luciani ou encore l'œcuménisme de Wojtyła.

Les faits ne manquent pas, à l'heure de démontrer les intrigues et trahisons en série qui se sont succédé à Rome. En effet, les dossiers concernant l'Église de Vatican II sont lourds et les faits accablants pour ceux qui en ont assuré la direction.

Véritable réquisitoire de soixante ans d'Église postconciliaire,¹ ce livre établit le bilan d'un désastre annoncé, d'une entreprise de destruction aux conséquences dramatiques pour les âmes.

¹ De la mort du pape Pie XII en octobre 1958 à la publication de ce livre en septembre 2018.

Le lecteur non averti sur le sujet ne regardera plus l'Église romaine et ses dirigeants de la même manière, après avoir terminé *Une loge maçonnique dirige le Vatican*.

Les catholiques intégraux ont l'habitude, eux, de prier pour avoir de saints prêtres, des évêques et un pape. Or pour que le Ciel apporte un souverain pontife, pour que l'Église ne soit plus éclipsée¹ et qu'elle règne spirituellement sur les nations, il faut d'abord que l'Église de Vatican II tombe en ruine ; qu'elle s'écroule comme un château de cartes ; que les usurpateurs du Saint-Siège soient démasqués ; que Bergoglio soit destitué et que le dernier concile soit rejeté. Tel est le problème de l'heure présente, et telle est la raison première de l'écriture de ce livre.

¹ Nous reviendrons sur cette considération importante lors de la conclusion de cette étude.

« Les ennemis déclarés de Dieu et de l'Église doivent être blâmés et censurés avec toute la force possible. La charité oblige à crier au loup quand un loup s'est glissé au milieu du troupeau. »

Saint François de Sales

Merci à Bruno Saglio (directeur des éditions Saint-Rémi) ainsi qu'à Nicolas Tacchi pour leur fidèle soutien et leur aide précieuse.

Chapitre I

Le concile Vatican II

L'histoire de ce monde peut être vue et comprise selon la volonté divine. Ainsi, de même que la révolution de 1789 est venue sanctionner le refus de la consécration de la France au Sacré-Cœur par le roi Louis XIV,¹ le concile Vatican II peut être également considéré comme un châtement.² Un châtement qui

¹ Exactement un siècle plus tôt en 1689, sur la demande de sainte Marguerite Marie.

² Châtiment annoncé dans le troisième secret de Fatima : « Un grand châtement tombera sur tout le genre humain, pas aujourd'hui, ni demain, mais dans la seconde moitié du XXe siècle. Nulle part dans le monde il n'y a d'ordre, et Satan règne sur les plus hauts postes, déterminant le cours des choses. Il réussira effectivement à s'introduire jusqu'au sommet de l'Église. Pour l'Église aussi, viendra le temps de ses plus grandes épreuves. Des cardinaux s'opposeront à des cardinaux, des évêques aux évêques. Satan marchera au milieu de leurs rangs, et à Rome, il y aura des changements. Ce qui est pourri tombera, et ce qui tombera ne se relèvera plus. L'Église sera obscurcie et le monde bouleversé par la terreur. Une grande guerre se déchaînera dans la seconde moitié du XXe siècle. Feu et fumée tomberont du ciel, les eaux des océans se transformeront en vapeur, l'écume de la mer s'élèvera bouleversant et engloutissant tout. Des millions et des millions d'hommes mourront d'heure en heure, ceux qui resteront en vie envieront les morts. Il y aura la mort partout à cause des erreurs commises par les insensés et par les partisans de Satan, qui alors, et seulement alors, régnera sur le monde. En dernier lieu, alors que ceux qui survivront à tous ces événements

perdre et dont nul ne connaît l'issue... De nos jours, tout porte à croire que seule la providence puisse résoudre cette problématique paraissant humainement insoluble.

Vatican II est un concile aux réformes libérales, protestantes, modernistes, et dont le Saint-Esprit a fait cruellement défaut. Ce concile œcuménique, le 21^e de l'histoire, fut scindé en quatre sessions, de son ouverture le 11 octobre 1962 à sa clôture le 8 décembre 1965.

Interrompu par la guerre franco-prusse en 1870, Vatican I avait été un concile inachevé. Ce qui ne fut pas le cas du deuxième concile œcuménique du Vatican.

Si Jean XXIII dirigea la première session, Paul VI prit le relais dès la seconde qu'il présida. Auparavant, le transalpin Giovanni Montini joua un rôle de médiateur entre les traditionalistes et les libéraux.

Dès l'entame du concile Vatican II, précisément le 14 octobre 1962, le cardinal Achille Liénart annonça le rejet de schémas de la commission préparatoire. Les schémas en question étaient considérés comme traditionnels. D'entrée, la fronde fut donc lancée.

Dès la première session du concile, sous l'impulsion du clan libéral, il y eut une recherche de dialogue avec les non-catholiques et d'unité entre les chrétiens et l'Église. Le cardinal Augustin Béra joua, dans ce domaine, un rôle prépondérant. Ce prélat moderniste était alors le président du secrétariat pour l'union des chrétiens. Son action fut déterminante dans l'avancée de l'esprit œcuménique au Vatican.

seront encore en vie, ils proclameront à nouveau Dieu et sa gloire, et Le serviront comme autrefois, quand le monde n'était pas si perversi.» Texte restitué par le cardinal Ottaviani à Don Luigi Villa. Voir la brochure explicative *Le troisième secret de Fatima* de Franco Adessa qui a été publiée aux éditions Saint-Rémi.

C'est au nom de cette prétendue union que Paul VI rencontra le patriarche Athénagoras 1er, avec pour objectif de surmonter les divergences, afin que les différentes Églises soient unies entre elles. Aussi, les excommunications furent levées de chaque côté.

Ce fut la grande « réconciliation » entre l'Orient et l'Occident, sous couvert de fraternité œcuménique. Mais ce serait oublier que « la vraie unité chrétienne ne se réalise que dans la vérité intégrale, a fort bien écrit Don Luigi Villa, dans la parfaite fidélité à la doctrine de Jésus-Christ qui fut transmise par Pierre à tous les vicaires du Christ. Agir différemment n'est donc que trahison. »¹

Seule cette vérité peut en effet unir les hommes, et non cette pseudo-amitié de façade qui est illusoire et hypocrite.

L'œcuménisme fut un thème central du concile Vatican II. Monseigneur Leven le considéra comme « un mouvement providentiel », alors qu'au sujet du dialogue interreligieux, le même évêque affirma : « Il devient chaque jour plus évident que nous avons besoin de dialoguer, non seulement avec les protestants, mais entre nous, évêques. »² Mais dialoguer avec qui ? L'ennemi qui cherche à détruire l'Église ? Pour quelle raison ? Se soumettre à ses desiderata ?

Prônée par Vatican II, cette incessante volonté de dialogue est intrinsèquement révolutionnaire. Car dialoguer constamment avec des hérétiques, sans chercher à les convertir, ne peut conduire à la vérité mais plutôt à l'erreur et à la perdition.

Avec le concile Vatican II, nous ne sommes plus dans l'Église enseignante basée sur des dogmes mais dans une contrefaçon de l'Église où le dialogue est roi. La conversation en devient une nécessité, un passage obligé, tandis que la tradition et le sacré sont négligés.

¹ *Paul VI bienheureux ?* de Don Luigi Villa, éditions Saint-Rémi, 2009.

² *Le Rhin se jette dans le Tibre* de Ralph M. Wiltgen, éditions Dominique Martin Morin, 1974.

En parfaite contradiction avec le dogme, Vatican II affirme d'ailleurs que « la vérité doit être cherchée par le moyen de l'échange et du dialogue, par lesquels les uns exposent aux autres la vérité qu'ils ont trouvée ou pensent avoir trouvée. »¹ Ce serait oublier que la vérité nous a été révélée par Dieu lui-même. Par le Dieu fait homme. Il est très hasardeux de croire qu'elle puisse provenir d'une quelconque discussion entre humains de notre époque contemporaine.

Le virage libéral et moderniste de Vatican II se poursuit lorsque Paul VI nomma quatre modérateurs libéraux à la commission de coordination du concile, à savoir les cardinaux Döpfner, Suenens, Lercaro et Agagianian. Avec ce choix qui ne devait rien au hasard, Giovanni Montini montra qu'entre les « progressistes » et les conservateurs, il avait choisi son camp avec ces quatre modérateurs recrutés dans un but bien précis.

Convoqué dans la capitale italienne, le concile Vatican II a subi la forte influence de clercs allemands comme les cardinaux Béa,² Frings, Ratzinger (futur Benoît XVI) ainsi que le jésuite Karl Rahner (1904-1984). C'est certainement la raison pour laquelle l'écrivain américain Ralph M. Wiltgen titra son livre *Le Rhin se jette dans le Tibre*.

Concernant le rôle joué par les trois modernistes Frings, Ratzinger et Rahner, il écrit : « Personne peut-être dans la vaste assemblée, hormis le souverain pontife, n'avait exercé plus d'influence sur la législation du concile que le cardinal Frings. Sans l'organisation qu'il avait inspirée et dirigée, jamais le concile n'aurait pu mener à bien ses travaux. Il s'était en très grande partie reposé sur le P. Rahner ; mais à la fin du concile il avait appris à accepter ses propositions avec plus de précautions. Son théologien personnel, l'abbé Ratzinger, ancien disciple du P.

¹ *Ils l'ont découronné* de monseigneur Marcel Lefebvre, éditions Clovis, 1987.

² Dans un long article publié dans la revue *Sodalitium* n°39 de juin-juillet 1995, l'abbé Francesco Ricossa considéra que le cardinal Béa fut « le pape du concile ».

Rahner, avait paru donner un appui presque inconditionnel aux opinions de son maître. »¹

Dans son allocution du 29 septembre 1963, lors de l'ouverture de la seconde session du concile, Paul VI s'exprima au sujet des autres religions que le catholicisme. Il déclara notamment : « L'Église catholique voit dans ces religions, non sans douleur, des lacunes, des défauts et des erreurs, mais elle ne peut s'empêcher de tourner vers elles ses pensées, afin de leur faire savoir en quelle estime elle tient tout ce qu'elle voit en elles de vrai, de bon et d'humain. »

L'année d'après, Paul VI publia, le 6 août 1964, une encyclique intitulée *Ecclesiam suam*. Giovanni Montini y invita les catholiques et les communistes athées au dialogue, sans jamais prononcer une seule fois le mot « communisme ». Paul VI eut ainsi une drôle de manière de s'opposer à une doctrine politique que son prédécesseur Pie XI considérait comme « intrinsèquement perverse ».²

À en croire Paul VI et le cardinal Joseph Ratzinger, ce concile ne serait pas dogmatique mais simplement pastoral, sans dogmes nouveaux.

Dans son discours de clôture prononcé le 7 décembre 1965, Paul VI affirma que « l'Église s'est tournée vers l'homme. Et celui qui considère avec attention cet intérêt prépondérant porté par le concile aux valeurs humaines et temporelles ne peut nier d'une part que le motif de cet intérêt se trouve dans le caractère pastoral que le concile a voulu et dont il a fait en quelque sorte son programme. »

Près de 23 ans plus tard, lors d'une conférence tenue le 13 juillet 1988 devant des évêques du Chili et de Colombie, le

¹ *Le Rhin se jette dans le Tibre* de Ralph M. Wiltgen, éditions Dominique Martin Morin, 1974.

² Encyclique du pape Pie XI *Divini redemptoris* publiée le 19 mars 1937 et condamnant le communisme athée.

cardinal Ratzinger approuva Montini : « La vérité est que le concile lui-même n'a défini aucun dogme. Il a voulu de manière consciente s'exprimer selon un registre plus modeste, comme un concile seulement pastoral. Cependant, beaucoup l'interprètent comme s'il était un super dogme qui enlève à tout le reste son importance. »

Ce genre de discours ajoute de la confusion et de l'ambiguïté à un problème déjà épineux. Alors, dogmatique ou simplement pastoral ? Ce dernier argument ne tient pas pour la raison suivante : selon les dirigeants de l'Église conciliaire (de Paul VI à François), il faut absolument adhérer à ce concile ainsi qu'à la nouvelle messe pour être et demeurer catholique. Vatican II fait donc autorité. Il n'est pas simplement pastoral.

Autre raison importante, l'Église est celle du dernier concile. Il s'agit bel et bien de l'Église de Vatican II. Force est de constater que celle-ci demeure aujourd'hui encore dans l'esprit de ce concile : entre œcuménisme, indifférentisme, libéralisme, modernisme et néo-protestantisme.

Nous verrons que, de Jean XXIII (Roncalli) à François (Bergoglio), aucun chef de l'Église officielle n'est revenu à la foi catholique de toujours. Tous ont tourné le dos à la tradition pour préférer un concile dont nous allons voir qu'il ne fut point catholique mais œcuménique et libéral. Ce sont les préceptes de Vatican II qui sont en vigueur aujourd'hui à Rome. Nul n'est revenu sur cet *aggiornamento*¹ entamé par Jean XXIII et conclu par Paul VI. Et l'on veut nous faire croire que Vatican II fut seulement pastoral ? À quoi servait-il de convoquer un concile si celui-ci ne doit avoir aucune incidence sur l'Église et la chrétienté ?

Remarquons enfin que le document *Lumen gentium* est officiellement une constitution dogmatique (et non pastorale) sur l'Église romaine.

¹ En français : mise à jour.

C'est un fait avéré et un constat implacable : le concile Vatican II a supprimé une bonne part de ce qui est d'ordre surnaturel. Pourtant, selon Paul VI, Vatican II serait une nouvelle Pentecôte. Autrement dit, le Saint-Esprit aurait été répandu par ce concile. Ce dont tout un chacun est en droit de douter et même de contester, au regard des mauvais fruits produits par l'Église officielle depuis Vatican II. Et comme l'on se doit de juger un arbre à ses fruits, ce concile ne fut en rien la nouvelle Pentecôte annoncée.

Dans les schémas sur l'œcuménisme religieux, monseigneur Marcel Lefebvre a remarqué « une atténuation voulue des distinctions entre *les Églises chrétiennes*, une appréciation exagérée des bienfaits spirituels dont jouissent les individus et les communautés non catholiques, une affirmation scandaleuse de la culpabilité des deux côtés lors de la séparation et le schisme ! »¹ Ces raisons, entre autres, ont poussé monseigneur Lefebvre à intervenir.

Deux clans se sont opposés durant le concile. D'un côté les progressistes, de l'autre les conservateurs. L'opposition entre ces deux camps fut parfois assez vive. Comme lorsque le cardinal Liénart, franc-maçon des hauts grades, se permit de couper le microphone au cardinal Ottaviani en pleine séance. Le même Liénart, évêque de Lille, avait refusé certains schémas préparés par la curie romaine pour en imposer d'autres. Il prit part, sans ménagement, à cette guerre d'influence entre ces deux camps en franche opposition.

À l'instar de leurs rivaux traditionalistes,² les libéraux n'étaient qu'environ 250 lors du concile. Sur les 2860 pères conciliaires, cela faisait peu mais ce fut toutefois largement suffisant pour

¹ *J'accuse le concile !* de monseigneur Marcel Lefebvre, éditions Saint-Gabriel, 1976.

² Selon Ralph M. Wiltgen dans *Le Rhin se jette dans le Tibre*, les traditionalistes (100) étaient moins nombreux que les libéraux (250) alors que d'après monseigneur Lefebvre, ils étaient 250 de chaque côté.

former un puissant lobby et diffuser le venin moderniste. D'autant qu'ils avaient l'appui de Jean XXIII et de Paul VI qui étaient des leurs. De plus, leurs moyens de diffusion étaient tout autres que ceux du camp traditionaliste.

Dans sa brochure *Le problème juif face au concile*, Léon de Poncins a décrit cette opposition entre les deux clans (libéral et traditionaliste) : « La presse progressiste se déchaînait. Traditionalistes et antisubversifs de tous les pays et diffusant à travers tout Rome une série de brochures parfois retentissantes. Dans l'enceinte de Saint Pierre, les prélats conciliaires s'affrontaient avec violence. Le cardinal Béa, entouré d'une cohorte de théologiens progressistes français, allemands, hollandais, s'opposait à Mgr Carli, à Mgr Proença Sigaud et à Mgr Lefebvre qui défendaient la cause traditionaliste. Les B'näi B'rith, le Congrès juif mondial, l'Anti-Defamation League (ADL du B'näi B'rith) se démenaient avec frénésie en faveur de la cause juive. Finalement, dans cette atmosphère révolutionnaire de fièvre et de bataille, un nouveau texte fut élaboré et soumis en octobre 1965 au vote des pères conciliaires. Il était sur plusieurs points essentiels très différent du premier, beaucoup plus conforme à la doctrine traditionnelle de l'Église catholique et, sauf sur un point très discutable, il calmait les craintes les plus vives des catholiques traditionalistes stigmatisés du nom d'intégristes. » Malgré cette sorte d'« adoucissement », le texte qui allait être publié – la déclaration *Nostra aetate* – s'avérait toujours en contradiction avec la doctrine de l'Église.

Dans son document, Léon de Poncins mit le doigt sur une ligne de fracture importante du concile. L'intérêt juif ou celui de l'Église catholique ? Tel fut le véritable enjeu de cette opposition entre libéraux et traditionalistes lors de Vatican II.

La judéo-maçonnerie dans le concile

Avant d'entrer en profondeur et détails sur le contenu de Vatican II, il convient de relever l'ingérence judéo-maçonnique durant le concile. La pression exercée de l'extérieur comme l'infiltration à l'intérieur des murs de Rome.

Cette action juive et maçonnique nous renvoie à la toute puissance du judaïsme international qui a agi de manière décisive, lors des deux précédentes guerres en 1914-1918 comme en 1939-1945. C'est dans une certaine continuité qu'elle s'est attaquée à l'autel après le trône au siècle dernier. Car le concile Vatican II fut, lui aussi, le fruit d'un complot judéo-maçonnique.

Cet événement majeur du XXe siècle est à intégrer dans ce vaste mouvement révolutionnaire mondial contre le trône et l'autel. La subversion de l'Église romaine entre donc, au regard de l'histoire contemporaine, dans une certaine logique destructrice.

Signalons d'abord qu'avant l'entame du concile, fut distribué à tous les pères conciliaires un exemplaire du livre *2000 ans de complot contre l'Église*¹ de Maurice Pinay.² Cet ouvrage explosif dénonce, en remontant l'histoire, la nocivité du peuple juif et de son parasitisme sur les nations chrétiennes et l'Église depuis l'arrivée de Jésus-Christ sur terre à nos jours. C'est dire si les évêques de la curie romaine étaient avertis du danger.

Il ne fait aucun doute que les juifs et les francs-maçons impliqués dans cette révolution ont joué un rôle important, déterminant et décisif, lors du concile afin de changer en

¹ *2000 ans de complot contre l'Église* de Maurice Pinay, éditions Saint-Rémi, 1962.

² Maurice Pinay est le pseudonyme d'un collectif d'auteurs ayant participé à la rédaction de ce livre dont le jésuite Joaquin Saenz y Arriaga fut la principale cheville ouvrière.

profondeur la doctrine et ainsi la dénaturer, afin qu'elle ne soit plus catholique.

Déjà en 1960, juste avant de recevoir le cardinal Béa en audience privée, Jean XXIII avait fait de même avec des leaders d'organisations juives comme le président du B'nai B'rith Label Katz et Nahum Goldmann (président du Congrès juif mondial).

Des réformes proposées lors du concile avaient été auparavant appuyées par l'historien juif Jules Isaac. Ce dernier était un membre du B'nai B'rith. Il exerça une pression considérable sur Vatican II. Isaac avait fondé une association d'amitié judéo-chrétienne avec le grand rabbin de France, avant de prendre contact avec le clergé romain en 1949. Mais derrière cette fausse réconciliation sous couvert d'amitié forcément douteuse, il y avait une réelle volonté de destruction du catholicisme romain et de la chrétienté. Car il existe un antagonisme irréductible et irréconciliable entre le christianisme et le judaïsme. L'un étant l'antithèse de l'autre, le Talmud étant en franche opposition aux évangiles, à Jésus-Christ et à sa très sainte mère.

Durant le concile, Jules Isaac fut le porte-parole des juifs au Vatican. Selon ce franc-maçon du B'nai B'rith, les évangiles seraient la cause de l'antisémitisme sur terre. Isaac a d'ailleurs affirmé : « La source permanente et latente de l'antisémitisme n'est autre que les enseignements de la religion chrétienne dans chacune de ses descriptions, avec l'interprétation tendancieuse traditionnelle des Écritures. »¹ L'historien juif franc-maçon osa mettre sur un pied d'égalité les deux hommes : Adolf Hitler et Jésus-Christ. Certainement dans l'intention de culpabiliser l'Église catholique afin qu'elle considère autrement le judaïsme et les juifs.

Pour Jules Isaac, « l'antisémitisme le plus dangereux est l'antisémitisme chrétien à base théologique. »² Selon lui, il était autrement plus redoutable que celui d'Hitler. Mais la notion de

¹ *Jésus et Israël* de Jules Isaac, éditions Albin Michel, 1948.

² *Le judaïsme et le Vatican* de Léon de Poncins, éditions Saint-Rémi, 1967.

race ne fut pas pour autant oubliée. Jules Isaac insista, en effet, pour que toute discrimination raciale envers sa communauté soit retirée, que les prières liturgiques concernant les juifs soient supprimées et que ces derniers soient déclarés non responsables de la mort de Jésus-Christ sur la croix.

Son lobbying fut dans la continuité historique de la conférence de Seelisberg qu'il avait dirigée en 1947, soit quelques mois après le procès de Nuremberg. L'année d'après en 1948, Jules Isaac publia *Jésus et Israël*, livre dans lequel il mit l'accent sur la prétendue hostilité des catholiques envers les juifs.

Le mot d'ordre de la conférence de Seelisberg était de mettre fin à l'antisémitisme (terme employé depuis l'affaire Dreyfus). Vu sous le prisme de l'hégémonie judéo-sioniste, cette initiative s'inscrivait dans une certaine logique.

La pression exercée par Isaac et le B'nai B'rith a pour origine cette conférence qui s'est déroulée en Suisse. Jules Isaac y avait fait dix-huit propositions qui ont incontestablement déteint sur Vatican II. Pour faire passer ses propositions, l'historien israélite évita subtilement les traditionalistes et s'adressa au cardinal Bèa ainsi qu'à Jean XXIII.

Depuis le concile Vatican II, le regard de l'Église officielle sur les juifs a changé. Dans sa brochure *Le problème juif face au concile*,¹ Léon de Poncins est revenu sur cette question épineuse : « Le 20 novembre 1964, l'assemblée des évêques, archevêques et cardinaux du monde entier réunis en concile à Rome (3e session) adoptait un schéma concernant l'attitude et la position de l'Église catholique vis-à-vis des juifs et du judaïsme. Sous une apparence innocente d'unité œcuménique, de charité chrétienne, de filiation spirituelle commune, de réconciliation des Églises, ce vote a une portée très grave car il revient à dire que depuis deux mille ans l'Église s'est trompée, qu'elle doit faire amende honorable et

¹ Brochure d'une quarantaine de pages écrite par Léon de Poncins et distribuée en 1965 aux pères conciliaires.

réviser entièrement son attitude à l'égard des juifs. Ce vote donnait satisfaction aux campagnes tenaces menées ces dernières années par les porte-paroles de grandes organisations internationales juives (les B'nai B'rith, le Congrès juif mondial, etc...) en vertu du redressement et de la purification de l'enseignement chrétien vis-à-vis du judaïsme, campagne dont nous allons donner ici un bref résumé. Ce vote suscita aussitôt des réactions violentes dans le monde musulman et chez les catholiques de rite oriental. Parlant au nom des États musulmans, le président indonésien Soekarno vint rendre visite au pape et attira son attention sur les conséquences très graves que ce vote aurait pour l'Église catholique (missions, œuvres d'enseignement, etc...) en pays musulmans. Le souverain pontife estima qu'un vote ayant une portée politique et doctrinale aussi grave demandait mûre réflexion ; il refusa de le ratifier et remit la décision à la prochaine et dernière session du concile, session dont l'ouverture est fixée au 14 septembre 1965. »

* * *

Venons-en maintenant à la cruciale infiltration judéo-maçonnique du cardinal Augustin Béra. Président du secrétariat pour l'union des chrétiens, ce prélat allemand avait été ordonné prêtre le 25 août 1912 et créé cardinal en 1959 par Jean XXIII. Le cardinal Béra appartenait à la judéo-maçonnerie du B'nai B'rith.¹ Son vrai nom était Behar, d'après le journal égyptien *Al Gomburia*.

Ce juif franc-maçon était donc un marrane. Les exemples de ce type ne manquent pas durant l'histoire de l'Église. Ce phénomène a été expliqué par le président des amitiés judéo-chrétiennes, un certain Jacques Madaule : « Un juif peut adopter le vêtement et la langue du peuple parmi lequel il est dispersé, mais seulement à la condition qu'il demeure juif dans son cœur et

¹ Le B'nai B'rith est une franc-maçonnerie composée uniquement de juifs, qui a été fondée à New York en 1843. Il s'agit de la plus ancienne organisation juive et certainement de la plus influente judéo-maçonnerie du monde.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
Chapitre I	
Le concile Vatican II	9
La judéo-maçonnerie dans le concile.....	17
Un plan de destruction de la messe.....	24
La liberté religieuse.....	33
Le concile sur le mariage.....	38
1789 dans l'Église.....	40
Monseigneur Lefebvre sur la mainmise maçonnique à Rome.....	50
Une religion nouvelle.....	56
Chapitre II	
Jean XXIII : son parcours, son élection	
et l'ouverture du concile	69
L'élection de Roncalli.....	71
Jean XXIII, le franc-maçon.....	74
Jean XXIII et le communisme.....	79
Chapitre III	
Paul VI, l'humaniste	89
Paul VI et le culte de l'homme.....	90
Paul VI et la révolution liturgique.....	104
Paul VI et le communisme.....	108
Le marrane Paul VI et la franc-maçonnerie.....	109
Chapitre IV	
Infiltrations maçonniques dans l'Église	115
Le cas Rampolla.....	122
Chapitre V	
L'assassinat de Jean-Paul 1er	149
La loge P2.....	156

Chapitre VI	
Jean-Paul II, l'apôtre du dialogue interreligieux	161
Jean-Paul II, le moderniste.....	163
Jean-Paul II et les fausses religions.....	171
Jean-Paul II et le judaïsme.....	177
Les rencontres d'Assise	182
Jean-Paul II et la franc-maçonnerie.....	188
Chapitre VII	
Benoît XVI, le faux traditionaliste	195
L'éloge du Nouvel Ordre Mondial.....	197
Dans l'esprit d'Assise et de Vatican II	201
Benoît XVI et la laïcité	207
Autres hérésies de Benoît XVI.....	209
Benoît XVI et le judaïsme international	213
Chapitre VIII	
François, le révolutionnaire blasphémateur.....	219
François et les juifs.....	242
François et les protestants.....	246
François et les migrants	249
François, cet agent de l'ONU au Vatican.....	251
Chapitre IX	
Conclusion.....	257